

# Autour de Nietzsche, Heidegger et Lou Salomé

Entretien avec Jean-Pierre FAYE \*  
(Réalisé par Rebecca BEHAR)

**Rebecca BEHAR :** *Vous êtes intervenu récemment à l'Istituto Italiano di Cultura à l'occasion de la parution du volume III des cahiers posthumes de Giorgio Colli à propos de l'édition des œuvres complètes de Nietzsche en Italie et en France. En lisant vos ouvrages sur Nietzsche, on a l'impression qu'il s'agit d'un de ces auteurs de prédilection qui "sauvent la vie", comme ce fut le cas pour moi de Rainer Maria Rilke. Pourriez-vous évoquer ce que représente Nietzsche pour vous ?*

**Jean Pierre FAYE :** Cela remonte à très loin, à mes années de lycéen et d'étudiant, pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans la France occupée, on s'était éloigné de cette Allemagne énigmatique, habitée sur les timbres-poste par une figure repoussante, que nous évitions d'évoquer entre nous, et qui était comme une sorte de tabou hideux. Nous étions donc orientés vers la culture et la poésie anglaises. Or, tout à coup voilà que je découvre dans des traités d'histoire littéraire l'existence de Goethe, Schiller et Nietzsche, je vois leurs visages... Et arrive le retour dans Paris occupé et la

---

\* Jean Pierre Faye est philosophe, poète et romancier. Son œuvre est centrée sur la question du langage et l'étude de la raison narrative au XX<sup>e</sup> siècle. Il a publié notamment : *La Critique du langage et son économie*, *La Raison narrative*, *Langages totalitaires*, *Le Langage meurtrier*, *Qu'est-ce que la philosophie?* et *Le Siècle des idéologies*. Plus récemment il a publié *Le vrai Nietzsche* et *Nietzsche et Salomé*.

Cet entretien, traduit en italien, a été publié dans la revue *Il Ponte*, n° 2, février 2001.

*L'Homme et la Société*, n° 140-141, avril-septembre 2001

passion que j'ai eue à lire *Faust* dans une vieille traduction française, la découverte de Rilke avec les amis du lycée, qui a été une source apaisante pour nous, parce que Rilke semblait être le contraire de la guerre. Nietzsche, c'était autre chose. C'était *le problème même* que nous nous posions, pour savoir ce qui se passait, *qui* étaient ceux-là qui déambulaient dans les rues de Paris en claquant leurs bottes et en chantant des chants martelés — ces chants qui étaient des lieds sentimentaux, mais semblaient des cris de guerre. On achetait Nietzsche dans les petites librairies au voisinage des lycées et on se plongeait dans cette perplexité.

Le premier contact d'amitié avec Nietzsche ressemblait à la découverte des *Lettres à un jeune poète* que j'avais lues dans le métro un jour de grande mélancolie. De même, la préface à *Humain trop humain*, avec la description du grand coup de dés, du "grand coup de partie", et des "esprits libres", m'avait apporté une délivrance, par rapport à cette chape de plomb qui pesait sur Paris, et sur toute la France. Lorsque je quittais Paris, c'était pour aller au bord de l'Atlantique, aux confins de l'Espagne, où je me suis fait arrêter en lisant un poème grec dans le texte, au bord de l'eau, comme espion russe. Car les caractères grecs — pris pour des caractères cyrilliques — avaient effrayé la Wehrmacht, qui croyait saisir un document soviétique ! Dans les mains d'un "terroriste russe"...

Lire cette préface de Nietzsche, un rayon de soleil, c'était la guérison. La préface, c'est le moment où il parle de sa santé retrouvée, où il redécouvre la vie. Elle a cette fraîcheur, quand il sort des moments ténébreux où il souffre de mille maux étranges.

Plus tard survenait le problème du *Zarathoustra*, mais aussi de "La Volonté de puissance". Et c'est là que nous retrouvons Giorgio Colli, qui nous a délivrés de la *Volonté de puissance*. Il nous a appris que ce livre était manipulé et qu'il n'avait jamais existé sous cette forme, que les têtes de chapitres étaient faux, que c'était une invention pure. Il n'y a pas de chapitre qui s'intitule "le ressentiment juif", c'est une fabrication des éditeurs, peut-être Elisabeth Förster inventa elle-même ce chapitre, car il semble peu probable que ce soit le fait de Peter Gast, esprit fin et sans haine.

Mais le plus passionnant, c'était la découverte par les philosophes italiens, Colli et son ami Montinari, et tous ceux qui ont travaillé avec lui et continué son travail : que la "Volonté de

puissance” n’était plus le titre de Nietzsche ; le 3 septembre 1888 — cette sorte de centenaire, moins un an et un jour<sup>1</sup>, de la Déclaration des droits de l’homme —, c’est aussi la date de la suppression de la “Volonté de puissance”. Et l’apparition, comme premier titre, et non plus comme sous-titre, de ces termes admirables : *Transvaluation de toutes valeurs* (*Umwerthung aller Werte*) dont Nietzsche dit lui-même — dans son dernier fragment à ce sujet — que c’est “un acte de connaissance de soi” de l’espèce humaine, un acte de *Selbst-Besinnung der Menschheit*, “le plus haut” de ses actes de connaissance, et un acte universel (non pas simplement de “Monsieur Nietzsche”). Une perpétuelle transvaluation de toutes valeurs surgit non seulement dans l’histoire, mais même avant l’histoire. La vie de l’espèce humaine est une suite discontinue et fragmentaire d’*Umwerthung*, de transvaluation. L’une d’elles, écrit-il en toutes lettres, c’est l’apparition des prophètes hébreux qui, face à l’image ancestrale du “dieu vengeur”, introduisent “l’amour nouveau”. Or le rapport entre le désir de vengeance et la volonté de vie dans l’amour, voilà le vrai problème nietzschéen. Et c’est grâce à Giorgio Colli et à son travail qu’enfin l’on trouve le Nietzsche “véritable”.

**R. B. :** *Serait-il possible d’aborder votre réflexion sur le langage à partir du “Dionysos philosophos” ? La tragédie grecque est hantée par la notion de démesure (Ubris) qui mène inexorablement à la catastrophe finale. Dans les narrations déraisonnables des idéologies au XX<sup>e</sup> siècle, où serait le commencement de l’Ubris ? Est-ce dans la pensée des philosophes (le “champ de bataille intérieur”), dans la rhétorique du discours idéologique, ou bien dans ce qui se passe dans le commentaire — quelque chose qu’on pourrait parfois appeler un complot des commentateurs autour du texte et de sa publication ? En particulier, vous avez écrit un livre qui s’appelle Le Piège à propos de Heidegger : quelles sont vos positions à propos de l’interprétation de Heidegger dans son livre sur Nietzsche, par comparaison avec ce que les Italiens appellent “la pensée faible”.*

---

1. Le 4 septembre 1789 Louis XVI, effrayé par la marche des femmes de Paris sur Versailles, signe enfin et “valide” la Déclaration des Droits.

**J.-P. F. :** Je crois que le défaut de l'histoire de la philosophie, telle qu'elle est conçue, c'est de penser qu'il y a un enchaînement des concepts philosophiques qui se passe dans un ciel serein et en dehors des autres champs de langage. Comme si les philosophes parlaient dans un espace aseptisé, avec une langue qui leur soit propre et qui ne communique avec aucune autre. Or les philosophes sont des hommes vivants qui vivent et qui parlent le langage de leur temps et les champs idéologiques les traversent comme tous les autres. Ils peuvent avoir par rapport à ces champs une position soit d'acceptation, ou de renchérissement, soit de refus, soit de critique, soit d'évasion — ce qui est le cas de Rilke, penseur dans les *Élégies de Duino*, qui suscitent le commentaire philosophique, venu à travers Heidegger. Mais d'autres sont immergés dans le débat de leur temps et c'est le cas de Nietzsche, d'une façon prodigieusement aiguë, critique, vigilante et mobile. C'est dire qu'il échappe aux pièges et en même temps il les côtoie tout le temps. Et ce fameux terme de " nihilisme ", il le retrouve chez Dostoïevski — dont il recopie des pages entières dans la traduction française, le dialogue de Stravroguine et Verkhovenski qui représente pour lui une énigme, où se trouve la phrase " Je suis un nihiliste " *en français dans le texte*. Peut-être parce que " nihiliste " semble être un néologisme français, contemporain de la Révolution française. Mais à travers un Allemand émigré à Paris, Anacharsis Cloots, curieux personnage de philosophe, égaré dans la Révolution, et qui sera guillotiné avec le " Père Duchesne " et semble avoir été le premier à prononcer ce terme de nihiliste.

Pour ce qui est de Heidegger, son cas est crucial. Non seulement il est dans son temps, mais il adhère à ce qu'il y a de pire dans son temps. Il prend la carte de membre du parti nazi et pas n'importe quand : le 1<sup>er</sup> mai 1933, le jour même où Goebbels tend un piège cruel au mouvement ouvrier allemand, convoquant tous ses leaders sociaux-démocrates et chrétiens-démocrates sur la prairie de Tempelhof et leur déclarant qu'ils sont enfin dans un " Reich ouvrier " où l'*Arbeiter*, l'Ouvrier, le Travailleur sera le roi —, et à leur retour la Gestapo les attend, dans la gare, à leur domicile, à leur syndicat et c'est une grande rafle : une des premières rafles, après celle du parti communiste allemand et aux côtés des rafles des juifs qui commencent. Signes avant-coureurs d'une sorte de rafle générale, puisque dans le plan nazi il était

même question d’exterminer le peuple russe tout entier : un rapport a été découvert par Poliakoff, le rapport Wetzel, où est posée la question de “l’annihilation biologique du *Russentum*”, tout en demandant si les immenses espaces russes pourront être peuplés entièrement de *Germanentum*... On est dans la folie nazie, et au milieu de cela Heidegger adhère et chante ses louanges. Mais ce n’est pas tout, et c’est là qu’on retrouve la problématique Nietzsche. En effet Heidegger a beau être un nazi fiévreux et passionné et déclarer sa Profession de foi en Adolf Hitler — *Wir bekennen*, “ nous faisons profession de foi, nous confessons ” (c’est le mot même traduit de Saint Augustin : Les *Confessions*, *Bekennnisse*) — il est lui-même l’objet d’un complot, où sont impliqués au moins trois personnages. Dont l’un est le Chef du département de politique raciale du parti nazi, homme redoutable qui s’appelle Walter Gross. Un autre est un psychologue, “ expert ” nazi de l’université de Marbourg où Heidegger a enseigné, c’est Erich Jaensch, qui le traite de “schizophrène”. Le troisième c’est Ernst Krieck, le recteur nazi de Francfort qui invente une formule plus redoutable encore, car c’est un néologisme philosophique : il accuse la philosophie heideggérienne d’être un “ nihilisme métaphysique ”, c’est-à-dire “ ce que représentaient surtout parmi nous autrefois les littérateurs juifs ”. Il accuse ainsi Heidegger d’être un juif spirituel, accusation terrible. Elle n’est pas “ raciale ”, selon les critères absurdes des nazis, mais déjà cette accusation pèse très lourd.

Qu’est-ce qui va se passer chez Heidegger ? Il a sûrement dû recevoir cela comme un coup de bâton sur la tête. Il passe un hiver à faire un séminaire sur tout autre chose, sur Kant, un beau séminaire : “ Qu’est-ce qu’une chose ? ”. Puis au printemps suivant il reprend l’offensive et commence à vouloir déjouer ce danger, car “ E. K. ” persiste à l’attaquer, et les attaques continueront jusqu’en 1940. Heidegger s’en plaindra dans les *Temps modernes*, en 1946, pour montrer qu’il était une victime des nazis, et dans son testament il revient là-dessus en nommant Krieck. Pour lui c’était une chose obsédante que d’échapper à cette accusation. En 1936, il engage ce long séminaire sur Nietzsche qui va durer près de huit ans jusqu’en 1944, jusqu’à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Il se place sous la protection de Nietzsche, il le présente comme le grand penseur, le “ penseur

essentiel”, il y a d’ailleurs des textes très beaux dans ce commencement des “Leçons sur Nietzsche”. Mais dans le deuxième tome, les textes sont moins rédigés et l’on a l’impression qu’il s’agit de notes en vue d’une polémique finale : il s’agit d’en finir avec son adversaire, le nazi, qui continue à le harceler et qui est beaucoup plus puissant que lui sur le plan politique, car il est lieutenant-colonel SS, ce qui pour un philosophe est une curieuse fonction — il était *Obersturmbannsführer SS* à partir de 1938. Ses articles de 1940 sont donc pour Heidegger terriblement dangereux.

Heidegger s’efforce de se défendre dans ces dernières notes, futurs derniers chapitres de ce grand ouvrage qui paraîtra en 1961 en langue allemande, en 1971 en traduction française et ces dernières années dans la traduction italienne. Pour un lecteur français en 1971, l’idée même du Troisième Reich est déjà effacée : pour les nouvelles générations, qu’est-ce qui pouvait bien se passer en 1936 chez les philosophes allemands ? On oublie même ce qu’était cette période terrible et on ne perçoit pas du tout le mécanisme de défense qu’est en train de monter par étapes Heidegger : finalement il s’agit pour lui de mettre *sur le compte de Nietzsche* cette accusation de “ nihilisme métaphysique ”, dont il renverse l’énoncé, en disant que “ la métaphysique est le véritable nihilisme ”. C’est “ pareil ”, et c’est à l’envers ! Ainsi toute la métaphysique depuis les Grecs serait “ le nihilisme ” ? À aucun moment d’ailleurs il ne s’interroge sur l’origine de ce vocable “ métaphysique ” qu’il identifie à la philosophie occidentale, ce qui est tout à fait inexact, puisque le mot “ métaphysique ” est l’improvisation d’un philosophe assez mystérieux nommé Nicolas de Damas, Nikolaos Damascène, né à Damas un peu avant l’an zéro de notre ère et contemporain d’Auguste et d’Hérode. Il a écrit une vie d’Hérode, une vie d’Auguste, une “ Histoire universelle ” et des traités de métaphysique dont on a tout perdu. Il ne reste de lui que la petite phrase qu’il ajoute aux quatorze livres d’Aristote et au livre supplémentaire de Théophraste, le grand disciple d’Aristote. Phrase finale : “ voici les livres de la *meta-physica* ” : les livres “ d’après la physique ”. Ce petit syntagme grec devient un titre deux fois dans la pensée arabe. Une fois à Boukhara, chez Al Fârâbi, c’est là que le grand penseur persan de langue arabe Avicenne achète le manuscrit d’Al Fârâbi, qui est lui-même un penseur arabe turcophone. Tous les peuples de l’Asie se mêlent

donc de créer la métaphysique. Le titre de ce manuscrit — perdu d'ailleurs — d'Al Fârâbi, c'est "*L'Esquisse du Traité sur la métaphysique*". Voilà le premier titre où l'on voit apparaître le mot métaphysique, comme décalque de la formule grecque de Nikolaos. Et finalement il y a le Grand Traité d'Averroès à Cordoue en 1190 : cela, c'est la naissance arabe de la métaphysique pour "l'Occident". Ce concept "occidental", c'est *un grand concept de l'Asie centrale*, qui arrive sur les bords de la Méditerranée occidentale et qui ensuite va aller vers les grands lieux averroïstes d'Europe, c'est-à-dire Padoue et Paris, puis Cracovie, villes qui deviennent les trois foyers de pensée averroïste, tandis qu'Averroès lui-même disparaît du monde arabe dans un cataclysme philosophique d'accusations.

Or voici Heidegger qui accepte l'idée absurde de lier un concept "averroïste" ou "al-fârâbiste" avec le mot qu'ont lancé Tourgueniev dans *Pères et fils* et surtout Dostoïevski dans *Les Possédés*. C'est là un non sens et lui-même dit que c'est une aberration, une *Aburteilung*. Mais la stratégie est claire : il s'agit de faire assumer cela par Nietzsche, qui évidemment ne va pas se défendre et désormais c'est Nietzsche qui devient le penseur de la "métaphysique nihiliste", et c'est Heidegger qui vient nous sauver de cette métaphysique nihiliste.

En France, c'est là un événement redoutable. Où la pensée est marquée par cette pseudo-évidence : que la métaphysique est nihiliste, à partir du moment où Heidegger a prononcé ce verdict. Pour la pensée italienne c'est plus complexe, parce qu'il y a un "décalage horaire" salutaire : l'Italie, en quelque sorte, a eu le temps de respirer autre chose que cette irruption heideggérienne dans le champ de la pensée et il y a eu un effort pour trouver une sortie hors de ce massif de la philosophie de Heidegger. C'est probablement cela le projet de notre ami Vattimo dont je ne vais pas discuter ici — ce serait tout un débat —, mais l'idée d'un *pensiero debole* est une façon d'atténuer l'impact agressif et le côté massif de cette présence heideggérienne au centre du champ et sur ce socle idéologique redoutable dont il ne s'est pas préoccupé de faire l'examen critique.

**R. B. :** *Il a dit "c'est une bêtise".*

**J.-P. F. :** Oui, "c'est une bêtise" : alors c'est inutile de nous *l'infliger* par philosophie interposée. Car finalement le

déguisement philosophique des luttes de clans internes au nazisme nous est imposé ici et il masque des données redoutables. Ce titre de “ Volonté de puissance ” dont nous sommes libérés grâce à Giorgio Colli, c’était presque le titre du journal de la Jeunesse Hitlérienne, *Wille und Macht*, où l’on trouve exprimées des positions de “ philosophie ” politique. Elles attaquent Heidegger, comme par exemple celles qui lui interdisent “ l’humanisme ” ; et aussi Carl Schmitt dont le concept de “ l’État total ” ne serait pas assez germanique : *Totale Staat* est trop latin, il faut lui substituer la *völkische Ganzheit*. Tout cela mérite notre attention. On ne peut pas penser la philosophie de nos jours à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, si l’on ne sait rien de la *tragédie philosophique* qui s’est nouée au cœur du siècle et dans le langage de ce siècle. Ces champs de langage, nous devons les scruter avec le même sérieux que des géologues recherchant le “ manuscrit des montagnes ” — l’un des grands fondateurs de la géologie décrit les montagnes comme un manuscrit qui est notre histoire, et il y a un *manuscrit géologique* des langages de notre siècle. Comme si l’on pouvait étudier Kant sans savoir qu’il a été contemporain de la Révolution française ; ou Hegel sans savoir qu’il était témoin de la bataille d’Iéna, pendant qu’il achevait la *Phénoménologie de l’esprit*. Quand il parle de la Terreur, la *Schreckenzeit* à Paris, si on ne sait pas ce qui se passait à Paris, qu’est-ce qu’on peut en lire ? Je pense qu’il n’y a aucune raison d’aseptiser Heidegger et il est important pour nous en France de discuter de cela avec nos amis allemands, mais aussi avec nos amis italiens, parce qu’ils sont partie prenante du même drame européen, eux aussi ont vécu une occupation dramatique ; encore plus, puisqu’elle a été soudain un boulet de canon en plein milieu de la guerre — une occupation comme rajoutée à la guerre. Et le mouvement des partisans, dont faisaient partie Giorgio Colli et Montinari, a été peut-être plus intense en Italie qu’en France, dans la mesure où la Chaîne apennine permettait une présence permanente, tout au long de l’épine dorsale italienne, de cette lutte active, tandis qu’en France cela se passait dans le Vercors ou dans la Corrèze. À Paris, l’activité de Cavaillès ou de tel autre penseur était réduite à la clandestinité, et ce n’était pas de même façon un mouvement des partisans — en Italie, comme dans le pays de l’autre côté de l’Adriatique qui vient de disparaître dans un autre cataclysme, la Yougoslavie, les partisans font partie de l’histoire, et



la philosophie et la poésie sont pleines de la présence des partisans : par exemple Pasolini serait incompréhensible sans cette expérience.

Alors la façon, pour Heidegger, d'être " partisan " dans *l'autre sens*, c'est-à-dire de posséder une carte du parti nazi dans sa poche, et d'être en conflit philosophique avec un SS, sur la " métaphysique ", qui nous vient des philosophes arabes, et le " nihilisme ", qui nous vient des grands narrateurs russes ? C'est là que la *raison narrative* intervient pour moi. Car il ne peut y avoir de question sur les concepts philosophiques sans d'abord avoir fait ce qu'Héraclite nous demande de faire : " être narrateurs de beaucoup de choses ".

**R. B. :** *D'après Giorgio Colli " Nietzsche a considéré notre monde avec le regard du Grec antique ".*

*J'aimerais revenir sur cette question de l'Ubris, puisque vous avez parlé des démêlés de Heidegger avec les nazis. Est-ce que cette démesure provient du fait même de vouloir s'approprier un texte — à notre époque qui a éradiqué la possibilité même du don —, en faire une marchandise, une utilité sinistre pour fabriquer une machine de pouvoir, ou bien un réservoir d'insipides slogans (comme une publicité qui dit " soyez Zen "). Que fait le philosophe en face de cette cupidité contemporaine par rapport à l'information ? Est-ce que tout ce qui se pense ou qui s'écrit pourrait être confisqué et méconnu au lieu d'inviter à une lecture libre ?*

**J.-P. F. :** Le terme *Ubris* est traduit en français par démesure, c'est un terme des chansons épiques du Moyen Âge comme l'*Ubris* est un terme homérique. Mais ce thème passe dans la tragédie grecque et nous le savons avec Nietzsche — et avec Giorgio Colli dont *La Sagesse grecque* est aussi un livre de chevet pour moi — " l'*Ubris* engendre l'*Ubris* ". Et cette formule dans l'*Orestie* d'Eschyle, cet engendrement de la vengeance est un thème profond de la pensée de Nietzsche, je pense même que c'est son thème crucial. Ce qu'il appelle le *Rachgefühl*, la *Rachsucht*, avec ce mot *Rach* qui en langue allemande est si fort, qui vous râpe la gorge, et qu'il reprend dans l'expression " la rage nationale ", la *rabies nationalis*, en empruntant ce mot à la langue latine. Il souligne que les juifs d'Europe sont justement ceux qui ont échappé à cette rage, ils n'ont pas " notre rage ", écrit-il, et ils sont même l'*antidote* de

“cette maladie ultime de la raison européenne”. Dans un des derniers cahiers que nous pouvons lire dans cette chronologie que nous apporte Colli, où les cahiers sont groupés comme ceux de Valéry : dans le temps.

En fait, d’une certaine façon, il faut avoir plusieurs lectures de Nietzsche : d’une part, une lecture de cahiers à la manière de Valéry, écrits non le matin à l’aube, mais plutôt en marchant...

**R. B. :** *En dansant...*

**J.-P. F. :** En dansant sur un pied au-dessus de l’abîme !

Mais par ailleurs, il n’est pas exclu qu’il y ait eu un grand projet, que Nietzsche a tout de même, à mon avis, maintenu jusqu’au bout : je ne crois pas qu’il ait renoncé à la *Transvaluation de toutes valeurs*, même s’il donne à *L’Antéchrist* ce sous-titre comme si c’était à lui seul le titre entier. Je crois qu’il garde l’idée que c’est le Premier Livre d’un *Hauptwerk*, d’un grand œuvre, où il y aurait quatre livres dont le dernier serait *Dionysos Philosophos* justement. Et le deuxième et le troisième livre, c’est tantôt “l’Esprit libre” et “l’Immoraliste”, tantôt l’inverse. Tantôt à la place de “l’Esprit libre”, c’est le “*Misosophos*”, l’anti-philosophe, celui qui “n’aime pas la sagesse”. Il s’agit d’un terme de Platon, dans *La République*, là où il affirme que les femmes ont le droit de gouverner la cité — il est tout à fait pour la parité, finalement, ce machiste de Platon — et où il dit que la femme peut choisir entre être *philosophos* ou *misosophos*. Et c’est ce terme que reprendra l’ultime Nietzsche.

Ce qui me paraît crucial, c’est que nous sommes aussi la proie d’un processus qui est analysé par un contemporain de Nietzsche dont on ne doit pas oublier la présence, sous prétexte qu’il y a eu une implosion à l’Est de l’Europe : c’est un certain Marx, lorsqu’il travaille sur les *Wertquanta*, alors que Nietzsche travaille sur les *Machtquanta*. Et cette analyse “quantique” de la valeur marchande et de la puissance de vie, je crois qu’elle est précieuse sous ces deux formes. Et il est étonnant que ces termes apparaissent, dans le cas de Nietzsche, douze ans avant le travail sur la théorie des quanta à propos de l’énergie lumineuse : du rayonnement du “corps noir” chez Max Planck — et, cinq ans plus tard, chez Einstein. *Wirkungsquanten, Lichtquanten...*

**R. B. :** *Cette analyse de la valeur, de la marchandise et de la puissance de vie reste-t-elle précieuse encore pour le monde contemporain ?*

**J.-P. F. :** Plus que jamais, parce que la marchandisation du langage a pris des formes nouvelles ultra-légères. Le langage est devenu l'équivalent de ce dont il est presque la métaphore, à savoir l'énergie lumineuse, l'énergie électromagnétique. Depuis longtemps je ne peux pas m'empêcher de penser que l'énergie du photon, qui n'a pas de masse, est à la matière pesante, celle de l'atome, de la particule matérielle, de l'électron, ce que l'émission de langage est au groupe social. Le groupe social pèse, les hommes ont un poids, ils sont capables de donner un coup de poing, mais le langage peut frapper sans poing, frapper au loin à une très grande vitesse.

**R. B. :** *La " parole ailée " ?*

**J.-P. F. :** Oui, à une vitesse homérique... Et le langage est cependant actif. Mais comment et quand ? Il y a une sorte d'indétermination de cette action de langage, de ces *Machtquanta* du champ de langue. Nietzsche est très attentif à cela, puisqu'il reproche à Descartes de ne pas voir que dans le *Je pense*, le *Cogito*, il y a la grammaire, le sujet parlant. Mais elle est si transparente que Descartes semble penser qu'il saisit le sujet, la conscience — c'est lui qui invente le mot " conscience ", au sens que cela a pris maintenant, car la conscience en langue française signifiait la conscience morale, et il y a, une seule fois, le mot conscience avec ce sens-là chez Descartes — mais, objecte Nietzsche, il oublie quand même que c'est le " je " de la grammaire qui lui permet de dire " je pense ". Alors tout cela c'est donc une libération du langage, du sujet de langage et du " sujet *comme inconscient* " — c'est déjà chez Nietzsche, il y a une sorte de " lacanisme " nietzschéen...

**R. B. :** *Ce serait un sujet pluriel ?*

**J.-P. F. :** Un sujet pluriel et dont l'effet est toujours inconscient : "*Wirkung immer unbewusst*". Telles sont les *hypothèses* de Nietzsche, comme il les nomme.

**R. B. :** *Dionysos est un dieu joueur, qui se déguise, se rend méconnaissable parce qu'il n'est pas reconnu, c'est aussi un dieu*

qui égare et trompe pour mieux révéler. La question est de savoir ce que vaut une vérité qui a été jouée. Est-ce ainsi qu'il convient d'introduire ce que vous nommez le "perspectivisme" ? Le dieu est aussi Bacchos qui s'enivre, qui prend des drogues, qui entre en transe et cet aspect a été exprimé par les mouvements artistiques rebelles et d'avant-garde du XX<sup>e</sup> siècle. En supposant que Nietzsche soit un moderne Bacchant, dans le cortège bariolé il y a aussi les Bacchantes qui sont essentielles au culte du dieu, et pourtant la légende dit qu'elles étaient chastes. C'est ce qui est arrivé à Lou Andréas Salomé que Nietzsche voulait épouser, ce qu'elle a refusé. Elle est ainsi restée chaste et pourtant je crois qu'elle est décrite comme "divinement impudique". Pourriez-vous parler de la relation entre Nietzsche et Lou Salomé dans la genèse de l'œuvre du philosophe, dans ce contexte de l'érotisme, de la fête et de la danse ?

**J.-P. F. :** Cette présence de Dionysos, elle apparaît dès *La Naissance de la tragédie* et même avant, dans ses travaux sur les rites sacrés des Grecs qui sont des textes que l'on a publiés très récemment en langue française, et qui sont des inédits d'avant *La Naissance de la tragédie*. Il ne faut pas oublier que Dionysos et Apollon y sont présentés comme des pulsions, comme des *Triebe*, c'est le mot freudien. Ce n'est donc pas un jeu mythologique, c'est un *jeu pulsionnel* de la psyché humaine. On est entré dans la scène de l'inconscient pulsionnel avec l'analyse nietzschéenne de Dionysos. Mais dans ces pulsions, parfois seulement est énoncé le *Geschlechts-Triebe*, la pulsion sexuelle, qui ne se distingue pas de la puissance, de la *Macht*. Il n'y a pas d'un côté la Volonté de puissance et de l'autre l'Éros, cela, c'est une interprétation, dans le cercle freudien, qui est attribuée à Adler et qui est très contestable. Car la Volonté de puissance est un concept qui recouvre toutes les pulsions et il n'y a pas de "volonté" proprement dite, la volonté est un nœud pulsionnel. Il y a une critique du concept de volonté, chez Nietzsche, qui est très fine. Et la *Macht*, c'est l'élan pulsionnel qui inclut la pulsion sexuelle. Et là survient ce paradoxe que vous notez, c'est qu'au cœur du rite dionysiaque il y a les Bacchantes — ivres et chastes. Parmi elles, il en est une qui est restée dans l'histoire, c'est la mère d'Alexandre le Grand, Olympias, qui était une Bacchante ardente et jouait avec de vrais serpents apprivoisés, ce qui effrayait beaucoup les hommes... Et ce

n'est pas indifférent à la carrière d'Alexandre le Macédonien, car il est persuadé de ce que lui assure sa mère : la veille de son mariage, alors qu'elle était vierge, elle a eu un cauchemar, un rêve où elle est foudroyée et c'est Zeus, selon elle, qui l'a fécondée et non Philippe. Alexandre est donc fils de Zeus. Et il s'en ira au cœur du désert égyptien consulter l'oracle d'Amon pour se le faire confirmer par les "prophètes" (car c'était le mot à l'époque) et l'oracle lui dira : "tu ne dois rien à ton père, car ton véritable père est immortel, tu n'as pas à te préoccuper de son tombeau ou de sa vengeance".

Vous remarquez en effet une chose merveilleuse, c'est que Lou a ce double rôle, d'être à la fois dionysiaque à ses yeux, puisqu'elle lui confirme le secret de l'Éternel retour, qui pour lui est le secret du dieu par excellence, cette idée de la répétition effrayante qui fera de Dionysos lacéré, déchiré d'innombrables fois, celui qui renaîtra toujours — et en même temps elle est chaste. Et cela non seulement vis-à-vis de Nietzsche, mais aussi de Rée, ce que Nietzsche ne sait pas. Et quand elle part avec Rée pour Berlin, avec l'idée qu'ils vont se retrouver tous les trois ensuite à Paris (mais pour quoi faire, puisque Tourgueniev est mort et que finalement le projet est déjà abandonné), il est persuadé que non seulement elle est de "l'espèce Rée<sup>2</sup>", ce pourquoi il renonce à elle et la chasse de sa vie, mais qu'elle est aussi "la femme de Rée<sup>3</sup>". Il y a une sorte de lapsus fatal dans cette lettre qu'il envoie à sa sœur pour faire tout de même l'éloge de Lou. C'est l'erreur tragique de ce moment où il voit disparaître à l'horizon Lou Salomé. Mais en même temps, sa lettre à Lou (et les grands textes philosophiques sont souvent des lettres, celles de Descartes, de Diderot sont cruciales et celles de Nietzsche à Peter Gast ou Overbeck sont importantes), écrite le 24 novembre 1883, nous apporte une note décisive : "je sens en vous tous les élans d'une âme plus haute, je n'aime rien d'autre en vous que ces élans". *Höhere Seele*, "l'âme plus haute" : on la traduit assez mal en français par "âme supérieure", comme s'il y avait des âmes "supérieures" et des âmes "inférieures", une hiérarchie des âmes. Et c'est toujours cette idée de hiérarchie qu'on inflige à Nietzsche, alors que je ne trouve guère le mot *Hierarchie* chez lui ; le mot qu'il emploie c'est

---

2. Gattung Rée (lettre à sa sœur, du 24 novembre 1883).

3. Gattin Rée :

la *Rangordnung*, qui veut dire le classement des choses. Or son opposition, c'est d'un côté "l'âme plus haute" et de l'autre, "les âmes communes", celles du ressentiment, du *Nachgefühl* et du *Rachgefühl*. Celles qui vivent dans la vengeance et telle est sa sœur, Lisbeth, qui est la *Gemeine Seele* par excellence, et tels sont aussi les antisémites, qualifiés aussi de *gemein* et *plump canaille*. Ainsi, la grandeur de Lou c'est d'être à la fois impudique et libre de toute vengeance. Et c'est vrai : elle ne coupera même pas les pages où Elisabeth l'injurie dans ses biographies fantasmatiques de Nietzsche (dont elle était si fière qu'elle voulait avoir le prix Nobel). En même temps elle est chaste. Et Zarathoustra va évoquer magnifiquement "la chienne sensualité" : qui mord l'esprit, si on lui refuse une part de chair.

**R. B. :** *Est-ce que le livre que Lou Andréas Salomé a écrit sur Nietzsche est encore considéré comme important et intéressant ?*

**J.-P. F. :** Je trouve que ce livre est très beau. Bien sûr, elle ne disposait pas des œuvres posthumes, elle n'a pas eu, comme nous, le privilège de lire les fragments posthumes classés par Giorgio Colli, ni même la version de *La Volonté de puissance* éditée par Elisabeth Förster, puisque le livre a paru en 1894, c'est-à-dire trois ans seulement après l'effondrement psychique de Nietzsche. Mais c'est un acte de courage, de profondeur et de générosité merveilleuse, étant donné que Nietzsche lui a envoyé quelques lettres amères après la très belle lettre du 24 novembre. Elle y écrit quelque chose d'extrêmement beau : le secret de Nietzsche, c'est qu'il était prêt à souffrir la douleur la plus terrible, pourvu qu'il puisse admettre une part de divin et d'éternel dans le monde. L'Éternel retour, c'est l'acceptation de cette souffrance, mais pour retrouver le désir éternel, la *Lust* qui veut l'Éternité, "*Lust will Ewigkeit*", "la profonde, profonde éternité".

**R. B. :** *Lust est pris dans le sens de joie, "Freude" dans la 9<sup>e</sup> symphonie de Beethoven ?*

**J.-P. F. :** Oui, c'est le désir-joie. C'est d'abord désir et ensuite joie du désir — il ne faut pas oublier la dimension désir. Mais *L'Ode à la joie* de Schiller et de Beethoven se prolonge dans *L'Hymne à la vie* de Lou que Nietzsche a tenté de mettre en musique, cela a été sa longue tâche, cette composition musicale, et il en parle encore

avec fierté dans *Ecce Homo*, en soulignant que c'est "Mademoiselle Salomé" qui a écrit ces vers.

Le lien avec la chaste Lou demeure donc pour lui jusqu'au dernier jour. Et d'ailleurs Lou reste chaste longtemps après sa rencontre avec Nietzsche, comme si elle se voulait fidèle à ce pacte avec lui. Lorsqu'elle se marie, elle impose à Andréas ce que Nietzsche avait finalement accepté — à son grand regret —, une union qui soit celle du Banquet de Platon et non pas celle d'Éros. Mais une fois mariée à Carl Andréas, elle devient une Bacchante qui n'est plus Bacchante... Parmi tous ses amants, celui qu'elle aime entre tous est Rilke. Et l'échange de correspondance entre elle et lui est d'une beauté profonde.

**R. B. :** *Vous soulevez plusieurs fois la question de la misogynie de Nietzsche. Est-il possible de déplacer le problème ? Il est en effet étrange que l'auteur du Gai savoir ait repris le vieux genre littéraire tombé en désuétude intitulé le "blâme des femmes", tel que les anciens l'avaient laissé (par exemple Aristophane ou Euripide) sans tenir compte du renversement du genre qu'ont réussi les troubadours (et aussi Héloïse et Abélard). J'y verrais non seulement une muflerie, mais surtout l'ergot, la rhétorique du philosophe derrière quelque chose qui se présente comme de la poésie. En arrière plan ce serait une question sur Nietzsche philologue.*

**J.-P. F. :** Je trouve beau et ironique de trouver une sorte de genre littéraire, classé par les hellénistes, derrière les coups de fouet de Nietzsche sur le féminin et son apparente misogynie, qui reste évidente pour beaucoup — je sais que mon amie Sapho aujourd'hui ne peut supporter Nietzsche, qu'elle considère comme un misogyne invétéré. Mais je le vois tout à fait autrement. En relisant tout Nietzsche pour écrire ces deux livres successifs, *Le vrai Nietzsche* et *Nietzsche et Salomé*, j'ai été au contraire émerveillé par tous les fragments où le féminin apparaît dans une lueur à la fois ironique et extatique. Et je crois ne pas me tromper en voyant chez lui cette adoration et cette ferveur — toujours déçue, car il n'a pas eu accès au féminin, sinon avec les demoiselles de Messine, si tant est qu'elles aient existé, et qu'évoque le chant des *Filles du désert*.

**R. B. :** *Il reprend un poème de Psappha*<sup>4</sup>.

**J.-P. F. :** Oui c'est Sappho. Mais c'est cela les Idylles de Messine... Et je m'en tiens à ce splendide projet de lettre à Malwida de juin 82 : " cette année fut embellie pour moi par *la splendeur et la grâce* de cette jeune âme véritablement héroïque ". Il est évident que cette " jeune âme " a un corps (ou *est un corps*) et que c'est cela aussi qui lui importe avant toute chose. Et quand il veut " balayer les nuages du ciel ", il voudrait que Lou soit à lui, mais faute de cette possession il accepte l'union avec " l'âme plus haute " et il y a là une ferveur et une douleur et un élan splendide : cette *Regung* qu'il attribue à Lou, et qu'il éprouve aussi.

C'est cela qu'il nomme la manière de penser héroïque. Si jamais il vous arrive de découvrir des êtres ayant cette manière de penser, faites-moi signe, écrit-il encore à Malwida, " comme déjà vous l'avez fait à propos de cette jeune fille russe ". Et il y a aussi ce fragment des *Sentences mêlées*, après *Humain trop humain* ; en un moment de pessimisme chez lui et de trou noir, qui va d'ailleurs le libérer de ses tâches de philologue et d'enseignant à Bâle : " la femme accomplie représente à chaque époque le septième jour de la civilisation ". Mais il y a surtout ce passage que Pierre Klossowski traduit magnifiquement, où il évoque la jeune fille de son temps qui, après avoir été laissée dans l'ignorance la plus profonde de tout ce qui est *in eroticis*, va tout à coup être jetée dans l'éros entre les mains de l'époux qui va lui apprendre l'impudeur, alors qu'on lui a enseigné la pudeur. Et il appelle cela " la philosophie extrême de la femme ", qui est " ancrée en ce point ", ce point de surprise, d'effraction érotique qu'est le mariage, tel qu'il est conçu dans l'époque bourgeoise dont il est contemporain.

**R. B. :** *Que pense-t-il du mariage ?*

**J.-P. F. :** Il le montre comme une dérision, une institution de méprise, préparée par un art de la dissimulation, pour devenir ensuite une effraction grossière de la part de l'homme.

D'une certaine façon, il présente les choses comme le souhait d'une préparation " bachique " à ce que pourrait être une initiation

---

4. " Jadis, les Crétoises dansaient en rythme autour d'un autel ravissant, foulant de leurs pieds mignons les fleurs tendres et frêles de l'herbe. "



féminine, ce qui est une assez belle idée, demeurée chez lui à l'état de métaphore.

Mais d'innombrables passages nous montrent cette passion du féminin. Qu'il emprunte à Goethe, mais qu'il retourne et rend à la fois ironique et dérisoire, et en même temps moins céleste et moins faussement angélique. Ainsi est travesti le final de *Faust II* "L'Éternel féminin nous tire vers la hauteur" pour devenir : "nous plonge pêle-mêle" dans "l'éternelle extravagance". Et peut-être est-ce aussi parce que j'ai moi-même écrit ce livre dans une instance amoureuse, que j'étais sensible au fait que Nietzsche est un amoureux perpétuel, mais sans femme, et qu'il recherche ses visages féminins.

**R. B. :** *Ce serait un Don Juan à l'envers !*

**J.-P. F. :** Il fait toutes ces demandes en mariage, qui échouent, et il est presque soulagé que cela ne marche pas, car il pense à ses chers travaux. Mais tout de même ce paradoxal Don Juan est entouré d'une trinité de femmes : il y a Lou, messagère du Retour éternel, et Resa à qui il confie sa pensée sur l'Europe — une sorte de mariage européen ; et en même temps il l'invite à manger des glaces avec lui à Turin pour la rentrée d'octobre 88 (si elle avait accepté, elle l'aurait vu embrasser le cheval, le 7 janvier 89). Et il y a la relation avec Meta von Salis, à qui il confie le vrai secret de la *Transvaluation*, comme titre final ; et c'est elle qui va créer le *Nietzsche Archiv* dans le meilleur sens du mot, c'est-à-dire l'archivage des manuscrits ; c'est grâce à elle qu'est acquise la Villa Silberblick à Weimar dont Elisabeth fera un mauvais usage, mais sans laquelle l'œuvre de Nietzsche risquait d'être perdue.

Ces trois femmes avec leurs très beaux prénoms : Lou, Resa et Meta, c'est une sorte de triade bachique, et bien qu'elles aient eu toutes trois un rapport très chaste à Nietzsche, il y a eu chaque fois un moment intense dans la relation. Quand il va voir les courses de taureaux à Nice avec Resa, c'est assez extraordinaire de le voir en *aficionado* devant les corridas niçoises... Et Meta von Salis qu'il retrouve dans l'Engadine chaque année et à laquelle il écrit dans sa forteresse de Märschling, car elle habite un château féodal juché sur un pic près de Sils Maria —, c'est elle qui répond à sa lettre sur la *Transvaluation de toutes valeurs* : "la forêt est déjà fauve"... À tout moment il a besoin de cet éclairage d'un *transformant féminin*. Il ne peut vivre sans *cela*.

**R. B. :** *Ce rapport paradoxal aux femmes pourrait être mis en parallèle avec un rapport également paradoxal avec la poésie. Au départ Nietzsche devait être un poète et finalement il est devenu philosophe et Giorgio Colli remarque qu'il a une intuition extrêmement particulière puisque qu'elle est directement dirigée vers la philosophie, ce qui est quand même très rare. Je sens aussi une expérience initiatrice intime, mais différente de l'inspiration poétique. Considérez-vous Nietzsche comme un poète ? Il vous arrive d'écrire "pensée-poésie" avec un trait d'union, pourquoi ? Quel est, d'après vous, le rapport entre philosophie et poésie dans la pensée de Nietzsche ?*

**J.-P. F. :** Pour lui la poésie pense, c'est certain. Et là-dessus on ne peut qu'être d'accord avec Heidegger — malgré son choix tragique et cette plaie béante qu'il y a dans son œuvre — Nietzsche est en effet un "Dichter/Denker". Pour Nietzsche, au seuil de la poésie et au seuil de la philosophie il y a le même : il y a Héraclite. Or le premier texte d'Héraclite est un poème — Jean Bollack l'a appelé un "proème", d'après le mot de Francis Ponge. Certains éditeurs d'Héraclite l'ont présenté en tercets, et moi-même je me suis permis de le traduire deux fois sous cette forme de tercets, car cela fait un texte très cohérent et d'une grande beauté. Et l'on voit même que le découpage des concepts suit le découpage prosodique : c'est celui où il énonce l'être, ou plutôt l'étant — même si je suis sceptique à l'égard de la différence entre l'infinitif et le participe présent chez les Grecs : c'est une insistance et un parti pris heideggériens fort naïfs, étant donné que chez Schelling il y a la même insistance sur cette différence, mais qu'elle est inversée, l'Étant c'est le divin et l'Être c'est la nature, les choses. Tout cela perd son sens si l'on va vers le Fleuve Bleu en Chine, parce que là *les verbes sont invariables* et qu'il n'y a ni participe ni infinitif. Ainsi les Chinois, lorsqu'ils veulent traduire Heidegger, sont obligés de choisir parmi les six formes de verbes qui veulent dire *être* : ils choisissent au hasard deux des six verbes, mais il n'y a ni infinitif ni participe et la "différence" heideggérienne est réduite à zéro... Quoi qu'il en soit, Héraclite commence par l'être et termine par le sommeil : en disant "ils ignorent ce qu'ils font en dormant". Cela commence avant Aristote et se termine après Freud. C'est un texte de pensée extraordinaire, et en même temps il

dit “ moi je raconte ”, je pense la narration, pour *dire* les choses.  
Poétiquement

**R. B. :** *Est-ce qu'il invoque la Muse ?*

**J.-P. F. :** Non. Il n'y a pas de Muse chez lui comme pour Homère. Il y a le feu divin...

Dans le fond s'il y a un penseur misogyne, ce serait Héraclite, parce que le féminin n'y est pas tellement présent. Mais chez Nietzsche, pas un pas qui ne soit accompagné par la poésie et par le féminin, l'*Ewig Weibliche* de Goethe, mais devenu ironique. Car si la femme écrit, c'est qu'elle en sait plus sur l'éternel masculin qu'il n'en saura jamais d'elle. Toutes sortes de jeux — dionysiaques justement — s'entrecroisent : il nous a fait saisir de la main que la poésie pense et que les grands moments de pensée sont accompagnés par la poésie, et qu'il n'y pas de grande pensée sans cet accompagnement. Même une philosophie aussi aridement “ prosaïque ” que celle de Kant va irriguer et illuminer les poètes. Il est admirable que Hölderlin ou Schiller ou Novalis soient passionnés par Kant.

**R. B. :** ... *et Mallarmé s'interroge sur Hegel.*

**J.-P. F. :** Oui, et d'ailleurs peut-être sur Nietzsche, car il avait peut-être lu *Zarathoustra*. Mallarmé est un penseur d'une prodigieuse profondeur. J'en profite pour dire la chose ridicule qui est arrivée dans un Dictionnaire de philosophie, en France, où l'on me demandait d'écrire certains articles. Et puis il y a eu un acte de censure. Or, dans ce dictionnaire, dès la première édition, il y avait un article sur Hölderlin, mais rien sur Mallarmé. J'ai proposé un texte sur Mallarmé. Il a été refusé par un Comité de Censure, qui a affirmé que Mallarmé “ n'est pas un philosophe ”. Alors Hölderlin serait philosophe parce que Heidegger l'a dit, et Mallarmé ne serait pas philosophe parce que Heidegger *ne l'a pas dit*. Voilà qu'il nous faut le juge suprême, Minos jugeant aux Enfers, pour savoir qui est sauvé et qui est damné. Ainsi Mallarmé a été “ damné ” par des Ignorants. Mais s'il y a un grand écrit héraclitéen, c'est bien *Un coup de Dés jamais n'abolira le hasard...* Il rappelle le poème d'Héraclite sur le feu divin, “ semblable au brûle-parfum ”, et qui est l'un des plus beaux textes de l'histoire humaine.

**R. B. :** *Vous revenez souvent sur l'actualité des concepts de " mise en perspective ", de " transvaluation des valeurs ", de " déclaration de guerre à la guerre " que vous trouvez dans la pensée de Nietzsche. Y voyez-vous remède en ce temps où l'on a l'impression que les nominations sont interchangeable et inaudibles mais plus meurtrières que jamais ? Par exemple, en Autriche, le FPö se proclame " libéral " ; je pense aussi à ces cortèges de manifestants au Maroc à propos du Code de la famille : d'un côté les " droits de l'homme " — c'est-à-dire les droits de la femme — de l'autre des femmes voilées qui manifestaient séparément sur " les valeurs ancestrales de la culture " et, en face, comme petit observateur, il y a l'Occident qui étale les femmes nues sur les murs, l'Occident de la pornographie, de la " corruption des mœurs ", l'Occident hypocrite ; il y a même certains fondamentalistes qui jugent que la loi française contre l'excision serait " raciste ". Ainsi les " valeurs " sont mises sur des pancartes, les femmes en première ligne.*

**J.-P. F. :** Oui, la méconnaissance des vocables est vraiment un mal très ancien, car le FPö s'appelle en effet *Freiheitliche Partei*, c'était le vieux parti libéral, qui a été envahi du dedans par les ex-nazis parce qu'il y avait en face d'eux le pacte scellé dans les camps de concentration de l'après *Anschluss* entre les chrétiens-démocrates et les sociaux-démocrates. Qui s'étaient combattus d'ailleurs, à l'initiative des chrétiens-démocrates et du chancelier Dollfuss — payant de sa vie d'avoir chassé les sociaux-démocrates par les armes pour se retrouver assiégé par les nazis autrichiens, saigné à mort, blessé grièvement et que les nazis laissaient mourir, et libéré une fois mort — cette tragédie a fait que les deux partis s'étaient réconciliés dans les camps et s'étaient juré une amitié éternelle. Le chancelier Schlüssel est devenu chancelier en brisant ce pacte, prétendant qu'il était impossible de faire un programme avec les sociaux-démocrates, alors que cela se faisait depuis cinquante ans, et tout d'un coup ouvrant la porte à cette " liberté " pseudo-libérale (et ultralibérale) des néo-nazis. Mais il ne faut pas oublier que le parti de Goebbels et de Ludendorff, qui s'est fondu ensuite dans le parti nazi, s'appelait du nom incroyable de " Parti

raciste allemand de la liberté”, Le *Deutsch Völkische*<sup>5</sup> *Freiheits Partei*, c’était ce parti d’extrême droite que les Nazis ont supplanté. Cependant les nationaux-socialistes et les *Völkisch* ont fait cause commune, à un certain moment, et cela s’est appelé *National-sozialistische Freiheits-Partei, NSFP*. Il y a donc des précédents à cette escroquerie des vocables : Haider n’a rien inventé, et il a d’honorables prédécesseurs auxquels il peut se référer.

Mais ce qui est encore plus tragique pour nous c’est ce qui se passe au Maghreb, en Algérie, où les femmes sont égorgées d’une façon privilégiée, les jeunes filles et même les petites filles : dans les classes où les égorgés entrent en trombe et égorgent une enfant devant leurs camarades. Sans parler des jeunes filles enlevées sur les routes, arrachées à leurs parents et mariées de force aux émirs, et d’ailleurs qu’on retrouve égorgées parfois, après le “ mariage ”, simple viol.

Il y a un autre mystère du continent africain sur lequel je n’ai pas de lumière particulière, mais qui m’intrigue terriblement, c’est l’excision. Pourquoi ce continent, qui semble plus près de l’heureuse nature que nos sociétés industrialisées, pourquoi ce continent pratique-t-il cet étrange et barbare marquage, l’arrachage de la *Lust*, du plaisir, chez la jeune fille. Il y avait même des cas pires, les jeunes femmes cousues, l’infibulation, dans la région de la Barrière de corail, en Somalie. Une ligne de démarcation existe quelque part en Afrique, que je ne pourrais tracer. Il est arrivé un jour, au cours d’un débat, que d’un côté certaines femmes se plaignaient de l’excision ; et d’autres de ce que les petites filles se prostituaient à douze ans, au sud d’une certaine ligne. Au nord de cette ligne — qui passe au bord ou au-dessous du Congo et traverse l’Afrique centrale — les petites filles sont excisées, et quelquefois à mort, car les conditions de cette opération sont redoutables et cela se pratique parfois en France même. Il y a là une férocité mâle qui épouvante, parce que c’est tout de même une institution imposée par l’homme, bien qu’elle soit pratiquée par les femmes sur les femmes. Mais quelque part cela semble être un droit de vengeance

---

5. Équivalent du néologisme français raciste qui semble avoir été fabriqué en France par un disciple de Drumont. En Allemagne, il y avait ce mot plus dangereux encore, *Völkisch*, plus ambigu, vieux mot du Moyen Âge, oublié par l’allemand classique et ressuscité par la Ligue pangermanique pour dire... tout ce qui est le contraire de “ populaire ”.

de l'homme, qui voudrait que la femme ne soit pour lui qu'un dispositif et qu'elle n'ait pas de jouissance. Il s'agit de la mettre à l'abri du désir, qu'elle soit "purifiée" : Bacchante imposée sans orgie, ce qui est le contraire du bachique.

**R. B. :** *Dans la cérémonie il y a aussi des danses, des chants, et la musique recouvre les cris de douleur et la souffrance de la petite fille. Cela aussi est terrible.*

**J.-P. F. :** Oui, c'est effrayant. Mais il y a aussi le contraire : le fait que la lutte des femmes en Algérie est au premier rang de la Résistance. J'ai entendu parler des femmes de Sidi-Bel-Abbès, dans les usines de textile qui autrefois fournissaient des ceintures de flanelle aux Zouaves algériens (ces "Turcos" que Nietzsche a soignés à Lunéville en les trouvant "agréables" et c'est d'ailleurs son seul acte dans la guerre : soigner des Algériens en France...). Ces femmes affrontent par des manifestations indomptables le risque que leur fait courir le fondamentalisme. Qui veut leur imposer une sorte d'excision psychique.

C'est cela le sort des femmes dans une Asie qui fut celle de la philosophie arabe avec Avicenne/Ibn Sîna et qui est devenue le lieu de l'oppression des femmes par excellence. Ce fut le cas de l'Iran, où actuellement il semble que le voile se soulève un peu, et c'est le cas de l'Afghanistan, plongé dans une nuit effrayante. Là on voit d'ailleurs le conflit des idéologies. C'est pour cela que, philosophiquement, ce conflit doit nous intéresser au plus haut point. Quand les Soviétiques ont fait la bévée énorme d'imposer un régime pseudo-marxiste à l'Afghanistan par les armes, il y a eu un aspect positif de la chose : la tentative de libérer les femmes. Mais c'était fait d'une façon si maladroite que l'effort a produit l'inverse. La réforme était conduite par une femme remarquable, qui s'appelait Anaïta, ministre des femmes et épouse du "grand chef" (qui avait pris la place de celui que les Russes avaient assassiné). Elle a donc essayé de libérer la femme afghane et cela s'est fait de la façon suivante : les émissaires du Parti unique survenaient et demandaient que tout le monde sorte sur la place, hommes et femmes, scandale monstrueux pour l'homme traditionnel afghan de faire sortir la femme en plein air, aux yeux de tous ! Le résultat, c'est que les hommes sont partis dans les montagnes avec leur kalachnikov pour sauver l'honneur des femmes et les faire rentrer à la maison. Dans un troisième temps,

après l'échec de ce "communisme" et après une période de guerre civile atroce, les femmes maintenant sont totalement enfermées, privées d'hôpitaux, privées d'écoles, privées du droit de sortir dans la rue, privées de tout. C'est un cas si extrême qu'on se tient la tête pour se demander si l'on rêve. Mais cela fait partie maintenant du problème de la philosophie : car la philosophie est une femme, une *Sophia*, et c'est beau que la *Sophia* soit féminine et que la *philosophia* soit l'amour de la sagesse. Mais amour aussi dans un second sens que soulignait Heidegger — auquel je veux rendre hommage avec équité — dans un cours que nous lisait Jean Wahl et qu'il avait eu dans des notes manuscrites jamais publiées : le véritable sens du vocable était de *s'y connaître en amour* ou *en amitié*. C'était d'être *sophos* en matière de *philia*. Et non seulement d'amitié, mais de *philein*, d'aimer : savoir en matière d'aimer. Et je pense en effet que la philosophie est une science d'amour ou elle n'est rien et, à cet égard, la poésie italienne du *Dolce Stil Nuovo*, de Dante et de Cavalcanti est pour moi une pensée philosophique de la science d'amour, en conjonction avec le *Trobar* de la tradition occitane. Ce fleuve irrigue l'Occident d'une manière merveilleuse et il ne faut pas l'oublier au milieu de la dévastation par affadissement des langages, qui menace de toutes parts.

**R. B. :** *Finally, j'aurais une question sur la technologie. Vous qui avez étudié la circulation des mots sur la trame des réalités économiques, comment voyez-vous la "communication" comme méthode d'exercice du pouvoir ? En particulier dans cette machine de langages superposés où circulent l'information, l'argent et la marchandise, en "temps réel" dans ce qu'on nomme la société en réseaux ?*

**J.-P. F. :** Oui, c'est le meilleur et le pire, comme la langue selon Ésope. Et c'est la langue prolongée par des prothèses étranges — qui d'ailleurs nous donnent des sueurs froides bien souvent. J'avais une machine qui un jour s'est déclarée "entièrement spoulée". Je me suis dit que le monde entier actuellement est peut-être "spoulé", c'est-à-dire embobiné de telle façon que tous les langages se mélangent. Cette machine faisait des mélanges de mes textes, une lettre "administrative" se mélangeait à un poème ou à un fragment sur Nietzsche. J'ai passé des jours diaboliques à me battre contre le "spooling".

**R. B. :** *Ce n'est plus " la page défendue par sa blancheur ".*

**J.-P. F. :** On regrette la page mallarméenne que sa blancheur défend et qui avait la beauté du papier, mais chaque chose a son temps. Car le papier est aussi une invention étrange. Vous savez que c'est grâce à une bataille entre les Abbassides et les Tang au VIII<sup>e</sup> siècle, au fond de l'Asie centrale, non loin des lieux où naissaient les philosophes comme Al Fârâbi, que les Chinois ont été battus par les Arabes, qui ont pris le papier dans la poche d'un prisonnier. Ils ont découvert cette chose étrange sur ce prisonnier chinois — qui a d'ailleurs raconté son voyage ensuite, si bien qu'on connaît l'histoire bien plus par les témoignages chinois que par les témoignages des Arabes. Mais ceux-ci ont été si fiévreux après cette découverte du papier, qu'ils se sont empressés de le passer aux Européens par l'Espagne, par l'Italie, comme l'algèbre. L'algèbre et le papier sont entrés par les Arabes dans nos deux péninsules occidentales ou hespériennes, l'Italie, l'Espagne, par tout ce voyage vers le soleil couchant.

Maintenant nous avons un autre papier, qui est électromagnétique. C'est la pire des choses, il y a ce curieux problème des gens qui font fortune en 24 heures dans la Silicon Valley et en éprouvent un tel stress qu'ils ont besoin de consultants psychiques : cela devient un nouveau métier pour les soulager de la douleur de s'être enrichis rapidement, — cela devient une nouvelle maladie psychique. Dans un monde de pauvreté cette nouvelle maladie ne fait pas pleurer. Mais ce qui est plus intéressant à mes yeux, c'est qu'on peut aussi concevoir les réseaux comme une fenêtre ouverte sur le monde à partir d'un lieu.

Et je rêve d'un lieu. Nous l'avons placé au centre de Paris, dans un ancien couvent italien qui s'appelait les *Recolleti* et que le roi Henri IV, le roi protestant, avait autorisé. Je crois qu'il y a une chance d'y créer quelque chose, enfin, après une dizaine d'années de lutte contre les bureaucraties, pour les amener à ne pas laisser ce lieu devenir un hôtel quatre étoiles dans un chantier bétonné. Ce lieu, nous voulons y mettre les philosophes et la poésie — dont ce philosophe qui se disait " amoureux de la poésie " et qui est Descartes, qui n'a de bibliothèque qu'en Italie du Sud dans les Pouilles, à Lecce, et qui en France n'a rien, ce que Valéry déplorait quand il était très jeune. S'il y a *un* philosophe, il y aura tous les



philosophes, et parmi eux celui qui était amoureux de la poésie. Et celui qui disait, comme Platon, que c'est Eros qui nous fait penser.

Alors ces technologies diaboliques sont aussi divines. Cela peut devenir la fenêtre qu'on ouvre, celle qui permet de voir par-delà : je rêve de l'idée, par exemple, de pouvoir faire voir aux gens des quartiers de Paris, et aussi bien de Milan ou de Florence ou de Rome, le *Bouddha de jade* à Shanghai, que je semble être le seul à connaître et qu'une jeune interprète chinoise m'a fait visiter dans une pagode d'allure modeste, en montant par un escalier de bois jusqu'à l'étage. Là était ce Bouddha de jade au sourire divin, dont j'avais gardé une image que malheureusement j'ai égarée — nous l'avions dérobée au pied d'un autre Bouddha. Ce Bouddha, venu de Birmanie au XIV<sup>e</sup> siècle, par la mer ou à travers les montagnes par l'Asie du Sud-Est. Ce sourire de Bouddha comme il n'en est pas d'autres.

**R. B. :** *Il y a celui qui appartenait à Rodin, qui est très beau...*

**J.-P. F. :** Il pourrait accompagner ce Bouddha presque féminin, cette dame de jade, dans cette pierre presque transparente et d'un seul bloc, qui a la taille humaine et qui est séparé du public (il y a très peu de public, on approche le long d'un étroit chemin de bois) par un simple cordon. En négociant avec le gardien on peut obtenir de franchir le cordon et d'approcher ce visage qui nous sourit. Qu'est-ce qu'on pourrait faire ? Un film sur ce Bouddha de jade, oui, mais qui ira voir ce film ? Il faut pouvoir le montrer à tous.

Sur mon ordinateur, je ne sais par quel hasard, j'ai retrouvé les fresques de Roublov, au-dessus de Moscou, dans le couvent où il y a la Trinité des Trois Anges... Si je pouvais retrouver ainsi le Bouddha de jade, j'en serais heureux. Ou par exemple l'Annonciation de Fra Angelico à San Giovanni dell' Val d'Arno. C'est un musée qui n'a qu'un seul tableau, si bien protégé qu'en penchant la tête j'ai déclenché les sirènes et que tous les gardiens se sont précipités pour chercher ce voleur. Le voile transparent sur la nuque et l'épaule de ce visage féminin est d'une telle beauté, c'est la transparence peinte : de toutes les Annonciations de Beato Angelico, c'est la plus belle, perdue dans ce village.

**R. B. :** *D'après vous cela pourrait être un monde enchanté et pas seulement le lieu de circulation des marchandises, celui des affaires ?*

**J.-P. F. :** Ce serait en quelque sorte une enchantresse qui nous permettrait d’avoir une ouverture sur le monde pour le monde : tout le monde pourrait voir le monde. Ce serait un miracle nouveau et une compensation de l’aspect sordide qui peut sortir de cette machinerie de marchandises où s’amplifie le phénomène décrit sous le nom des *Wertquanta*, avec cette différence étrange, c’est que le travail humain on ne sait plus où il est. Le travail est à la fois chassé, vendu aux enchères, et il reparaît ensuite sous une forme irréaliste, et c’est plutôt le travail prédateur qui est rémunéré. Car les petites mains qui font ces machines, elles sont peut-être à Macao, ou quelque part à la Réunion, dans des archipels lointains. Maintenant les imprimeurs ne sont plus les ouvriers du livre qui travaillaient sur du plomb — j’aimais aller dans les imprimeries pour voir comment ils produisaient —, maintenant les grands éditeurs de Paris sont imprimés autour de Madagascar, dans des îlots mystérieux, par des gens qui sont probablement payés au-dessous du minimum prévu par la “loi d’airain des salaires” que décrivaient les vieux sociaux-démocrates allemands.

**R. B. :** *Donc une Tour de Babel dangereuse, mais qui représente aussi un espoir.*

**J.-P. F. :** Oui, on retrouverait l’envers lumineux de cette face d’ombre. Ou une nuit lumineuse de l’autre côté de ce braquage de projecteurs.

*Paris, mercredi 29 mars 2000*